



LE LIEN

ANNEE 1980

BULLETIN DES "AMIS DU GRANDVAUX"

n° 10

Siège social : Mairie de GRANDE-RIVIERE

C. C. P. 2861-59 F DIJON

- o Notre réunion-débat du mois de mars a connu un beau succès.
 - Le topo sur la population du GRANDVAUX a trouvé un appui sur le tableau paru dans le n° 9 du LIEN.
 - Les participants devaient apporter des diapositives sur le patrimoine historique (vieilles pierres, chapelles, églises, fontaines, etc.) de leur village.
- La participation de PRENOVEL LES PIARDS fut très appréciée, ainsi que les vues sur le vieux ST-LAURENT.
- Il faut que chacun fasse un effort en prenant le temps de tirer des photographies de tous les monuments et autres vieilles pierres des villages du GRANDVAUX.
- . Notre exposition (voir compte-rendu dans ce numéro).
- . La sortie pédestre annuelle n'a pas pu avoir lieu : il pleuvait trop !
- . Mais la sortie en car à POLIGNY a bien eu lieu avec un beau soleil : quelques souvenirs dans ce LIEN, par M. GAILLARD.

Bonne année
pour 1981

Notre exposition 1980 : La Forge

A l'entrée de FORT DU PLASNE, au hameau du "COIN D'AVANT", la forge de Monsieur André DALLOZ a repris activité à l'occasion de l'exposition.

C'est une authentique forge de maréchal-ferrant, charron, taillandier, réparateur : un vrai artisan du fer, comme autrefois dans tous nos villages. Et il est là, Monsieur DALLOZ, au milieu de ses enclumes, de ses pinces, de ses burins, prêt à allumer le foyer, à actionner le soufflet, à faire jaillir les étincelles au son cadencé et nuancé du marteau sur l'enclume. En même temps, sous les éclairs des flashes des photographes, Monsieur DALLOZ explique la forge, le fer, l'essayage d'un fer chaud au pied du cheval ; il explique le clou, la roue, les instruments du laboureur, du bûcheron ou du voiturier. Il a fait campagne en 14-18, comme maréchal-ferrant dans un régiment de cavalerie.

SOUVENIRS... HISTOIRES...

Dans cette forge, ce ne sont pas seulement des objets (séries d'outils et d'appareils bien étiquetés, bien sérrouillés) qui nous renseignent sur cet ancien métier de forgeron, c'est une atmosphère d'autrefois, un milieu, une ambiance, une âme du village que nous avons l'avantage de revoir, de sentir à FORT DU PLASNE.

A fréquenter cette exposition, à converser avec Monsieur DALLOZ ou avec des visiteurs intéressés, nous apprenons tous beaucoup de choses :

L'église de FORT DU PLASNE, très ancienne et intéressante devrait faire l'objet d'une étude plus approfondie.

De même, on apprend que FORT DU PLASNE s'adonnait, autrefois, à l'horlogerie : une des plus anciennes horloges connues aurait été fabriquée là ; cela mériterait aussi une étude.

Il y a encore ici et là des personnes qui pourraient nous renseigner sur ce passé laborieux. Elles voudront bien, sûrement, conter, écrire, leurs souvenirs, pour que ces traditions orales ne tombent pas définitivement dans l'oubli.

Voyage à Poligny, le 26 octobre 1980.

L'organisation d'une excursion, même sur un parcours réduit pose de nombreux problèmes : trouver une date qui arrange le plus grand nombre, puis contacts nombreux pour les visites prévues.

Donc le 26 octobre, départ de SAINT-LAURENT à 12 h 30 par un beau soleil d'automne et 30 participants. Première halte à CHAMOLE, en haut des monts de POLIGNY d'où, par un belvédère, on découvre un immense paysage en direction de LONS et de Dôle. Et, juste à nos pieds, POLIGNY, sur la gauche, le séminaire de VAUXet, enfin, en prolongement de la ville "la CROIX DU DAN" dont on ne trouve, paraît-il aucun écrit précisant la fonderie où elle a été réalisée, la date exacte de son érection, ni même par qui elle a été payée.

Une manoeuvre compliquée est nécessaire pour retourner le car qui stationne devant un portique trop bas ; heureusement quelques jeunes costauds et acrobates ont vite résolu le problème.

Le car s'engage à nouveau dans une route en très bon état mais étroite, rapide et en lacets.

On peut voir de près une immense cavité naturelle dans les roches en forme de cercle "le trou de la lune" dont le découpage a sans doute demandé moins d'études et d'efforts que celui de la "roche percée" toute proche ; quelques minutes d'arrêt pour observer un groupe de jeunes gens qui, dans ces roches à pic, font leur apprentissage de l'alpinisme.

Arrivée à POLIGNY devant la plus vieille église de la ville : Mouthier le vieillard où nous attend un guide, Monsieur l'Abbé SAGE, un nom prédestiné pour un prêtre, qui donnera des renseignements précis sur les édifices religieux (dates de construction, destructions partielles, restaurations, styles des bâtiments, écoles des sculpteurs et des peintres, bienfaiteurs divers, etc...). On remarque que plusieurs amis et amies du GRANDVAUX ont de bonnes connaissances dans ce domaine.

Citons au hasard, avec la participation de l'abbé ou après son départ : l'église déjà indiquée, puis la Collégiale, le couvent des sœurs Clarisses encore habité par des religieuses, le couvent des Ursules (ou Ursulines) désaffecté, l'Hôtel-Dieu dont la pharmacie renferme une superbe collection de faïences et porcelaines, une partie fabriquée à NEVERS et le reste, sur place à POLIGNY dans une faïencerie disparue depuis, l'ancienne église des Jacobins désaffectée et devenue cave vinicole où notre arrêt fut très court, car c'était l'heure où les vignerons amenaient les récoltes décevantes d'une saison désastreuse... Les fortifications de la ville, etc...

Le jour choisi ne permettait pas de visiter l'école de fromagerie, ni l'école des jeunes filles de l'industrie hôtelière, on dut se contenter de voir l'extérieur des bâtiments de cette dernière.

L'abbé SAGE nous indiqua que plusieurs œuvres d'art (statues) furent vendues autrefois par nécessité financière. Deux d'entre elles, temporairement à l'Eglise de FRONTENAY, elles sont maintenant revenues à POLIGNY. Une troisième figure en place d'honneur dans un musée des ETATS-UNIS.

Une châsse en orfèvrerie avec des ciclures d'une extrême finesse renferme quelques ossements du corps de Ste-Colette. Il convient de rappeler que ce corps devait être brûlé en 1792 par un groupe de révolutionnaires comme le corps de ST-Claude. Mais, dans les deux villes quelques ossements furent recueillis et échappèrent à ce geste profane.

Enfin, vers le couvent des sœurs clarisses, une plaque commémorative rappelle que les religieuses, au péril de leur vie, ont donné asile à des patriotes entre 1940 et 1945.

Juste avant de repartir, en s'apprêtant à aller déguster un bon vin local, une surprise agréable nous attendait car toutes ces dames qui ont pourtant le nez fin, n'avaient pas deviné la présence dans le car d'un passager clandestin : un grand cabas, plein de gaufres venues du GRANDVAUX et semblant avoir été préparées selon une recette ramenée comme par hasard, 25 ans plus tôt... de CHAMOLE.

Et le car nous ramène à la Savine pour un repas simple, mais bien préparé et vite servi, permettant à chacun de rentrer à une heure raisonnable. Joyeuse ambiance avec les chansons des enfants entonnées par les joyeux lurons du troisième âge et reprises en chœur, à la Savine, par les Amis du Grandvaux et les inconnus des tables voisines.

Ainsi, après avoir vu, de près ou de loin, des couvents, le séminaire, la Croix du Dan, des églises et, avant que le car reprenne la route de son garage au lieu-dit "le Vatican", il convenait de se quitter dans cette même ambiance ; de sorte que n'ayant pu le faire au caveau des "Jacobins", tous les verres se levèrent pour trinquer à la Savine avec les vieilles réserves des caves locales du "Capucin".

Ah, un détail oublié : un arbre symbolique peint sur un porche dont les branches portaient les noms de diverses vertus à pratiquer pour vivre un grand idéal : humilité, pauvreté, obéissance, chasteté, etc...

Mais, au fait, où l'a-t-on vu cet arbre inattendu ? Vers le portail du Couvent des soeurs Clarisses ou vers celui de l'école hôtelière des jeunes filles ?

Ah, là, là, ces trous de mémoire...

NOËL GAILLARD

— EXPOSITION

1931

" La fromagerie "

à Grande-Rivière

4 Julie, ou un mariage au siècle dernier.

Julie, jeune grandvallièrre de bonne souche, fille de laboureur de GRANDE-RIVIERE, est parvenue à l'âge de s'établir. Elle a 20 ans ; son éducation familiale l'a préparée au mariage. Elle fait connaissance, les accordailles sont réglées et la noce se prépare.

Oui, de longue date, la famille, consciente que JULIE fondera un foyer un jour, a éduqué la jeune fille vers cet objectif. On lui a appris à travailler : quel trésor, quelle vertu primordiale pour un foyer heureux qu'une femme travailleuse... En plus des travaux agricoles dévolus aux femmes (jardin, fenaison, basse-cour, traite à l'étable, auxquels elle participe avec entrain), Julie sait, maintenant, faire la cuisine : elle a bien compris et essayé les bonnes recettes régionales. Elle sait coudre : il lui faudra, non seulement, entretenir le linge, mais confectionner la plupart des vêtements de sa future famille. Elle a pris une part active à la confection de son trousseau :

La mère avait réuni une grande provision d'écheveaux de beau fil, on les a portés au tisserand (à CHATEL DE JOUX, ST MAURICE ou BOUZAILLES) qui travaille à façon.

Il a rendu deux lourdes pièces de toile, solide à toute épreuve, un peu rêche mais que l'usage assouplira et blanchira. Julie a rassemblé par un surjet deux lés, ourlé, marqué : voici deux douzaines de beaux draps, il y en a pour la vie.

La toile plus fine sera pour les chemises, spacieuses, froncées à l'encolure. Julie qui a du goût et des doigts habiles, orne manches et encolures d'une dentelle faite main, ou d'un feston : voici deux douzaines de chemises bien pliées.

Avec une nappe en croisé, avec les draps et quelques pièces de vêtement, voilà le trousseau contenu dans une malle toute neuve, spécialement acquise pour cet usage.

Pendant que, point par point, le trousseau se prépare, tout au long des journées d'hiver, tous groupés dans la salle où l'on coud, où l'on travaille de menus objets de bois, où l'on cause en travaillant, Julie a été instruite de tout ce qu'une jeune femme, future épouse, future responsable, doit savoir. Avec des mots d'un naturel de bon aloi, son éducation sexuelle est assurée.

Les traditions familiales, les connaissances généalogiques, les convictions religieuses, bref, tout ce qui constitue le patrimoine culturel propre à sa famille, à sa petite région, est transmis oralement, et on sait bien que Julie, elle-même, à son tour, aura à les transmettre à ceux qui vivront d'elle. Cette tâche d'éducation par la famille, par le récit, par la parole était mieux assumée dans les familles autrefois. De nos jours, dans nos familles privées d'ancêtres, envahies par le bruit des médias, on ne sait plus causer sérieusement aux enfants, on ne sait plus transmettre l'essentiel..

Dans les familles du GRANDVAUX, les femmes sortent peu : où ont-elles à faire ? Aux champs, pour les travaux, à l'église, le dimanche. Comment Julie, dans ces conditions, fera-t-elle connaissance avec celui qui doit la choisir pour épouse ? Julie sort peu, mais on ne vit pas isolé pour autant : toutes affaires concernant l'agriculture (une vache à marchander), toutes affaires forestières (une coupe à exploiter), toutes affaires propres au roulage (un transport à exécuter) amènent à la maison des hommes du voisinage, des autres communes du GRANDVAUX, de la région de SAINT-CLAUDE ou de la COMBE D'AIN... Pour venir traiter leur affaire, ces hommes ont fait une longue route, à pieds ou en calèche ; pendant qu'ils s'expliquent et s'accordent, leur assiette est mise, et, en toute simplicité, le repas est partagé. Cela se faisait bien plus naturellement que de nos jours... et ces repas partagés créent des liens.

Les visiteurs ne partent pas sans avoir remarqué la belle allure, les bonnes façons de la jeune fille de la maison. Cela se raconte au retour, et il est, maintenant notoire, dans le GRANDVAUX, que Julie est une personne accomplie, en âge de mariage. Et, un jour, pour trafter d'une location de foin, Pierre-Joseph de SAINT-PIERRE, s'est présenté dans la maison de Julie.

Les parents ont vite compris, et Julie aussi, que le foin n'était qu'un prétexte. Et, de même que la réputation de Julie s'en était allée au-delà des limites de la paroisse, de même la renommée de Pierre-Joseph était parvenue jusqu'à ce hameau de GRANDE RIVIERE, de sorte qu'un préjugé favorable accompagnait Pierre-Joseph au moment où il se présentait. De préjugé en conversation amicale, de conversation en sourire -modeste- le jeune homme revint, un beau jour, en compagnie de son père. Les jeunes se déclarent d'accord, les parents sont flattés, on parle mariage, on fixe la date : après la moisson, fin septembre. Juste le temps de préparer une belle noce...

Julie emportera à SAINT PIERRE, où elle devra vivre, non seulement son trousseau, mais aussi ses meubles. L'usage veut que la jeune fille apporte l'armoire. LE père de Julie connaît un habile menuisier à ETIVAL, ou à la TOUR DE MEIX, il fera une grande et belle armoire, en bois dur (chêne ou noyer), des bois qui ne poussent pas chez nous. Et, à Saint-PIERRE, on fait faire le lit : solide ; et pour garnir ce lit, crin, laine et plumes sont approvisionnés en abondance.

Chez Julie, on confectionne la couverture : couverture piquée ; il faut 7,50 m de tissu à rames : les représentant de la "Maison CHALVIN" de ST-CLAUDE, ou de la "Maison DISSAT" de CLAIRVAUX, pourront fournir. Il faut 7 livres de laine, laine courte prise sur le cou ou les pattes de l'agneau : on a ce qu'il faut à la maison, bien lavé, bien cardé. Il faut un métier : on se le prête de voisin à voisin. Voici les deux faces de tissu enveloppant les cardons de laine, tendues sur le métier. Il faut piquer : c'est un travail assez long, et les voisines, cousines ou amies sont invitées à venir piquer "un carré". L'ambiance est joyeuse et Julie généreuse : repas, café, bon vin et dragées... Il y a aussi toujours un petit malin qui rappelle, en clignant de l'œil vers Julie, qu'il faudrait peut-être mettre les grelots.

Les invitations occupent beaucoup les loisirs des dimanches, avant la noce. Il faut inviter tous les proches : ceux-ci pourraient se vexer si les fiancés ne leur faisaient pas une visite personnelle. Les parrains et Marraines passent en premier. Si le parrain fait un cadeau à son filleul, celui-ci doit aussi un cadeau à son parrain : traditionnellement, une chemise. On invite oncle, et cousin, en ayant soin que jeunes gens et jeunes filles forment, le jour de la noce, des couples bien appareillés, et prometteurs, qui sait ? Un mariage en déclenche souvent un autre. Mais, pour ces visites d'invitation, on ne laisse pas les fiancés aller seuls : il faut un chaperon, la sœur ou le frère seront du voyage.

On sera 50... Très à l'avance, il a fallu penser au repas de la noce, au menu. Il a fallu soigner, nourrir tout spécialement 4 ou 5 beaux poulets, immoler le cochon juste à bonne date pour que pâtés, saucisses et jambons soient juste à point. Le père s'est occupé du vin, il a une connaissance du côté de ROTALIER, qui fournira une pièce de choix.

La veille, le four de la maison cuira une entière fournée de pain blanc, avec la meilleure farine de froment, puis une pleine fournée de carquelins, papets quemeaux et tartes aux pruneaux.

On s'est aussi soucié de la robe de noce, faite à la maison, car mère et fille sont couturières adroites. Ce n'est pas encore la mode de la robe blanche, dans nos campagnes : la robe de Julie sera en belle faille bordeaux foncé (tissu fourni par la maison CHALVIN de ST-CLAUDE). Ce sera, désormais, la robe de toutes les cérémonies auxquelles participera Julie ; rétrécie ou élargie, selon les circonstances, ce sera peut-être, même, la tenue du lit de mort : cela se voit, cela conviendrait.



Notre série de photos "le Long de la LEMME " se complète .
Aujourd'hui nous vous présentons

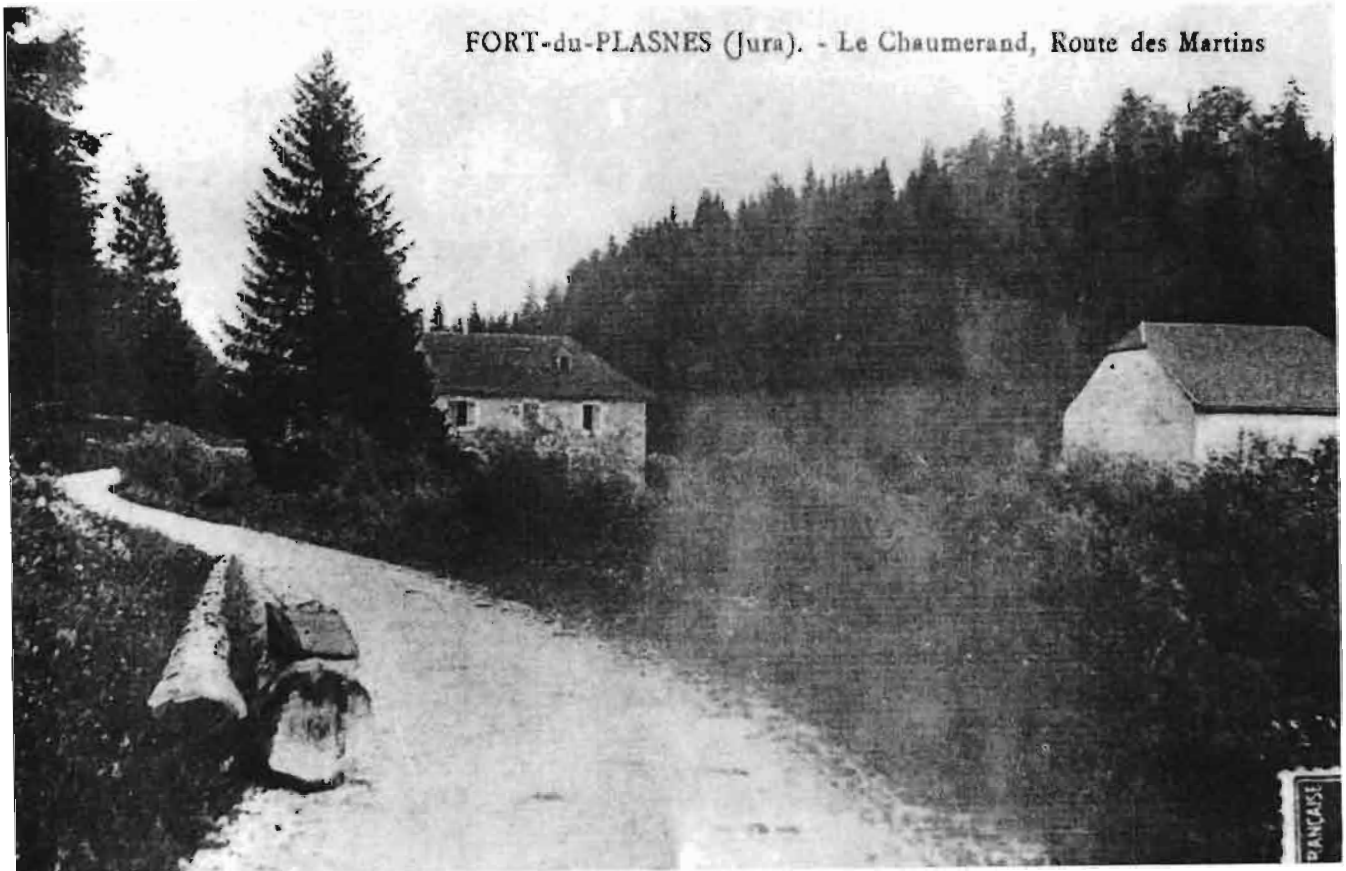
" La scierie GIRARDET à la Savine

(photo de Mr Georges GIRARDET)

" Le CHAUMERAND " Deux maisons aujourd'hui disparues

(photo de Mr Raoul PRELY de FONCINE LE BAS)

FORT-du-PLASNES (Jura). - Le Chaumerand, Route des Martins



Dans la grande salle, la table est dressée, sur des tréteaux. Oui, on a assez de nappes blanches, pur fil. On manque de plats, de verres et d'assiettes, mais la tante a promis d'apporter ce qu'il faut. On manque de personnel, mais la voisine qui s'y entend viendra prendre la responsabilité de la cuisine : elle a l'habitude d'aller faire les noces ; et les filles du village, les conscrites de Julie se font une fête de venir servir, faire la vaisselle, remplacer pour les soins au bétail.

Le grand jour : le marié et sa famille arrivent de bonne heure, tous endimanchés, les voitures, les chevaux et leur harnachement brillent de tous leurs cuirs et de tous leurs cuivres. Embrassades, félicitations... On se met à table pour le déjeuner de la noce, charcuteries, fromages, brioches arrosés, bien entendu, du petit Rotallier. Le café donne le tonus désiré et l'on s'en va, à pied, à travers les hameaux, vers la toute neuve mairie et vers l'antique église de l'ABBAYE, Sous le soleil d'automne, le cortège s'avance. On a convoqué Jacques, avec son violon, il ouvre la marche, il fera danser ce soir, mais, déjà ce matin, il entraîne joyeusement la marche. Julie va devant, au bras de son père, puis les couples les plus jeunes, avant les gens d'âge. En fin de cortège, Pierre-Joseph au bras de sa mère.

Le maire de l'époque, à la toute neuve maison commune, reçoit les consentements C'est une habitude déjà assise. Les cloches sonnent à toute volée lorsque le cortège se dirige vers la vénérable église de l'ABBAYE. La cérémonie est toute simple : messe basse, pas de chant, pas de discours, pas de défilé, des félicitations comme de nos jours. Echange de consentements, échange d'anneaux, bénédiction de la jeune épouse à qui il est souhaité de vivre comme "la femme forte" de l'Écriture, et d'être comblée d'une abondante prospérité. Echange de signatures sur le vieux registre. Julie signe elle-même, se distinguant en cela de ses aînées déclarant : "ne le savoir, de ce enquisse".

Au sortir de l'église, l'usage de la table de la mariée, récemment abandonné. Quand une jeune fille, en se mariant, se prépare à quitter le pays, ses conscrits lui dressent une table, avec nappe, verres, vin mousseux et gâteaux. Un ruban barre la route. Les jeunes gens adressent un compliment à la mariée où il lui est dit le regret de la voir partir. La mariée doit alors couper le ruban pour aller trinquer à la table, avec toute la noce. Le père de Julie connaît l'usage et fait un don généreux aux conscrits qui, pour la circonstance se sont mis en frais.

La marche à travers la campagne, puis le retour à la maison, donnent de l'appétit, mais le repas est prêt, et le menu est alléchant.

Le bouillon du pôt-au-feu pour commencer, car, en GRANDVAUX, pas de repas sans la soupe, bouillon servi avec croutons et parsemé de cerfeuil. La viande du pôt-au-feu avec tous ses légumes. Puis la charcuterie : jambon, saucissons et pâtés... on a de bonnes recettes dans cette famille. Le père est chasseur, il a tué un beau lièvre que voici dans un onctueux civet. Les poulets font alors leur entrée, et quels poulets !... accompagnés de petits pois. Un beau rôti de boeuf avec des champignons, et on en est aux desserts. On ne sert pas de fromage à ces grands repas d'autrefois, bien que la meule de gruyère soit toujours à la cave ; le fromage est plutôt réservé aux casse-croûtes du matin et de quatre heures, ou aux repas froids pris aux champs.

Le dessert est copieux : la crème, les oeufs à la neige avec la brioche, c'est traditionnel. Les tartes : quemeaux, pruneaux. Les fruits sont là aussi, convoités par les enfants dès le début du repas ; les poires, les pommes et les raisins sont venus aussi de ROTALLIER. Quelle fête pour ces jeunes privés de fruits dans un pays qui n'en produit pas ! Les gens de la montagne étaient aussi gourmands de fruits au temps où le commerce moderne n'apportait pas à leur porte les fruits de la terre entière.

Conversations courtoises, plaisanteries, nouvelles échangées, on fait vraiment connaissance, on se retrouve au cours d'un long repas de nocé ; on s'attache cor-

dialement d'une famille à l'autre : Avoir fait la noce ensemble et on n'est plus des étrangers les uns pour les autres. On chante, on lit des compliments, les enfants jouent devant la porte, les femmes visitent la maison, les hommes constatent la bonne tenue de l'exploitation, la bonne tenue du bétail.

Mais les accords du violon se font entendre du côté de la grange : le bal va commencer :

Le violon est entraînant, bien apprécié par ces gens qui ne connaissent en fait de musique rien de plus beau. Où donc se faisait l'éducation musicale dans ces pays retirés ? Quelques complaintes ressassées, quelques cantiques, quelques marches militaires rapportées de l'armée. Où vouliez-vous entendre de la "vraie, grande musique" ?

En ce jour de noce, on se contente bien des airs de branle ; les mariés ouvrent le bal, se tenant par la main, rythmant du talon, virevoltant selon les figures des vieux quadrilles. Ces danses sont la joie de ce jour. Pour nos populations du passé, elles savaient exprimer la gaieté, l'amour, la frivolité, la galanterie aussi bien que les danses folkloriques étrangères dont nous nous émerveillons, et mieux que les danses de nos bals modernes. Les jeunes filles du service sont là, et les voisins accourent : on est nombreux à frapper du pied en cadence, dans la poussière et la sueur.

La fatigue a raison de la fête, la journée a été longue, il faut aller se coucher ; la place manque pour certains qui se contenteront d'un lit de fortune. Les mariés sont allés chercher un refuge discret chez quelque parent.

Le lendemain, qui est dimanche, la noce se regroupe pour la messe, célébrée pour les défunts des deux familles et on reprend sa place à table pour un nouveau festin. Il y a des invités en plus, ceux qui ont prêté leur aide à un titre quelconque, les proches voisins, ceux qui se sont jugés trop vieux ou trop indignes pour participer aux cérémonies du mariage.

Le repas finit en adieux. Chacun reprend le chemin de sa maison en se déclarant très satisfait. Les adieux de la jeune épouse sont un moment d'émotion pour la famille de Julie, pour sa mère surtout : "Adieu ma fille chérie, ma joie, mon trésor ! Tu vas vivre loin de nous. Seras-tu traitée avec le même amour que nous avions pour toi ? Partageant la maison de ton époux, tu vas vivre avec ta belle-mère, de jeunes frères et soeurs ; comment les caractères vont-ils s'accommoder ? Je te fais confiance, ma Julie, tu sauras d'adapter et te faire aimer".

Ainsi part Julie, fille d'une race solide, fleur du GRANDVAUX, bien enseignée, bien éduquée. Et Julie devint reine. Reine entre son mari et ses nombreux enfants. Reine de sa maison. Reine sur les activités de son domaine. Reine par son amour, par son travail, par sa vaillance au cours d'une vie qui eut ses joies et aussi ses épreuves.

Denise PIARD.

NOTE

En page 9, nous annonçons le spectacle donné par les "Baladins de la Combe noire" :

LES CONTREBANDIERS DU MONT NOIR
de NUMA MAGNIN

Dans nos réunions, nous avons souvent parlé de cet écrivain né à FORT DU PLASNE, et nous pouvons constater qu'il n'est pas oublié par sa région d'origine.

8 Nécrologie

Depuis notre dernier bulletin, nous avons appris deux décès à FORT DU PLASNE.

Celui de Mademoiselle Rosalie THOUVEREZ, habitant au Pont-de-Lemme. Lors de notre promenade le long de la Lemme, cette ancienne meunière ne se fit pas prier pour nous chanter une très belle chanson d'époque.

Puis celui de Monsieur GUINARD Jacques qui habitait BORDEAUX. Celui-ci a toujours été très attaché au GRANDVAUX qu'il connaissait depuis plus de trente ans ; il ne manquait jamais de venir visiter les expositions organisées par notre association. Il était encore parmi nous lors de l'inauguration de l'exposition au Coin d'Aval, cette année.

Dons

Monsieur Marc MIDOL, né à SAINT-LAURENT, habitant actuellement dans le Nord a offert aux amis du GRANDVAUX deux magnifiques tableaux très spéciaux. En effet, il s'agit de feuillages extrêmement fins, découpés.

Ces tableaux ont été réalisés par Mademoiselle Joséphine Hortense MIDOL, née à ST-LAURENT en 1823. Décédée en 1884, elle est inhumée à ST-LAURENT. Mademoiselle MIDOL est l'arrière grande tante de Monsieur Marc MIDOL.

Ces deux tableaux ont été placés dans la salle des GUILLONS.

~ Informations ~

L'Association vient d'ouvrir le premier album photographique que chacun pourra consulter. On y trouvera des photographies des expositions, des sorties pédestres, des sorties en car, etc...

soirée-débat :

le 7 mars 1981

- o Diapositives
- o Conférence sur Auguste BAILLY
- o Danses et chansons (que chacun cherche dans sa mémoire et apporte ce qu'il sait, y compris livres et cahiers de chants).

aux Guillons
à 20h30

projet : Nous avons contacté les FIOUVES de CENSEAU pour leur demander de venir une soirée avec un couple costumé, un instrument ou deux. Ils nous apprendraient quelques danses du GRANDVAUX. Il faut reprendre contact avec eux en février 81, ils pourraient se déplacer à l'automne.

spectacle : "LES BALADINS DE LA COMBE NOIRE" présenteront leur spectacle à MOREZ, les vendredi 6, samedi 7 et dimanche 8 février 1981 :

LES CONTREBANDIERS DU MONT NOIR

Mais, attendons les annonces dans la presse, car ils doivent également "monter" à ST LAURENT, mais ne connaissent pas encore

Le Grandvaux⁹

(à Auguste BAILLY, au peintre et au romancier
du Grandvaux)

Après et rude plateau souffleté par le vent
Qui le cingle en hurlant, qui l'assaille, l'assiège
Et soulève en hiver, des tourbillons de neige
Quand il a revêtu son froid linceul mouvant ;

Après et rude Grandvaux où le roc gris affleure
Au sol maigre et rebelle au soc du laboureur
Où seul l'orge mûrit en août plein de fraîcheur,
Où le buisson s'agaille et s'implante à demeure ;

Après et rude pays qu'enserrent le Mont-Noir
Et la forêt de Joux aux sapins vénérables,
Où l'aigle et l'épervier, dans le ciel inlassables,
Tournoient éperduement, explorent le terroir ;

Pays de la froidure où les corbeaux croassent
Et suivent dans les prés, les troupeaux nonchalants
Paissant une herbe fine aux sainfoins succulents,
Où grives et canards se gobergent et passent ;

Grandvaux, pays des lacs par le gel engourdis,
Des tourbières cachant au passant plus d'un piège,
Pays de brume intense et plein de sortilèges
Où les échos du monde arrivent assourdis.

Pays sévère à tous, aux hommes comme aux bêtes
Où l'on se maintient que par l'intense et fort
Qui tend la volonté fait reculer la mort,
Unit l'élan des forts à l'ardeur des ascètes ;

Rays des endurants et célèbres rouliers
Qui coururent l'Europe avides d'aventures,
Le fouet au col, grognant, jurant, près des voitures,
Faisant sonner bien haut le nom des Grandvalliers ;

Salut à toi Grandvaux ancestral et sauvage
Perdu sur les hauteurs de notre fier Jura
Reste celui qui dit : pour tous on survivra !
O pays pénétrant au pénétrant langage.

Puissant Grandvaux, bloc de calcaire, autre Sierra.

Alphonse GAILLARD

Le trafic routier : Les rouliers

Il fallut attendre 1852 pour une organisation définitive et efficace des cantonniers, corps de fonctionnaires dont la nomination incombait au préfet.

Le travail de la route ressort à plusieurs types, variable suivant le genre de trafic, et aussi suivant les pays. En gros, trois genres d'activités sont assurés par la route, le transport des marchandises, des voyageurs, de la poste, et à chacun d'eux correspond un mode de travail différent.

Les marchandises, c'est le domaine du roulage et des rouliers, professionnels des transports de matières pondéreuses à longue distance. Le roulage obéit à des formes très diverses. Tantôt, il est aux mains de grandes entreprises, disposant de capitaux et du matériel et employant des agents salariés, et qu'on trouvait dans les principales villes, comme BONNAFOUS à LYON. Mais il s'agit d'entrepreneurs de transports et non de transporteurs. Plus intéressants sont les rouliers artisans. Parmi eux, les fameux conducteurs de ces Conestoga Wagons, aux Etats-Unis. Des chariots de bois à quatre roues, bâchés, étaient tirés par six forts chevaux sur les routes joignant les port de l'est à la vallée de l'Ohio et plus tard à l'ouest. Ces attelages se suivaient en grand nombre, et un contemporain en relevait jusqu'à vingt-quatre à la file, attestant la vigueur du trafic.

En France, un exemple typique de rouliers est fourni par les GRANDVALLIERS DU JURA. Ces montagnards habitaient un pays pauvre qui leur laissait des loisirs importants pendant l'hiver. Ils avaient aussi la chance de posséder un excellent instrument de travail, une voiture à quatre roues, solide, construite par leurs propres soins, avec des chevilles et non des clous, appelée GRINVALLIERE. Les chevaux étaient élevés sur les plateaux de MAICHE et de PONTARLIER. Les rouliers se déplaçaient par convois de 15 à 20 voitures, facilement reconnaissables :

"Les chevaux qui servaient en tête de file... étaient parés d'un miroir encadré de clous de cuivre et ombragé d'une queue de renard ; les autres suivaient sans interruption, le dernier avait des grelots qui permettaient au roulier de surveiller la marche du convoi sans se retourner... Sur le chariot de tête était fixé en tambour une sorte de couche, appelée BALLON, dans laquelle le roulier se reposait. La caisse du voiturier était fixée au brancard, blindée et cadenassée ; à l'autre brancard pendait une grosse lanterne aux verres en corne dépolie..."

(Deffontaines, Les Rouliers du Grandvaux)

Un voiturier conduisait facilement de trois à six voitures, et l'ensemble des grandvalliers fournissait en 1811 plus de 1000 chariots. Les voituriers portaient tous la même tenue : deux blouses bleues mises l'une sur l'autre, un large chapeau de feutre sous lequel était un bonnet de coton rayé bleu recouvrant les oreilles, et d'énormes bottes. A leur apogée, au début du XIX^e siècle, les rouliers descendaient de leur montagne au début de l'automne, chargeant leurs chariots de produits locaux, de bois surtout, qu'ils écoulaient aux premières étapes. Ils prenaient d'autres cargaisons, selon les occasions, et les transportaient à PARIS, LYON, DUNKERQUE, MARSEILLE, mais aussi à BARCELONE, VIENNE, BERLIN, MILAN, peut-être même CONSTANTINOPEL et ATHENES. Leur réputation était si bien établie qu'on s'adressa à eux pour les transports de la campagne de Russie. Leur talent ne consistait pas seulement à transporter, ils commerçaient pour leur compte :

"Ils trafiquaient pour leur compte ou par commission. En 1790, on raconte qu'on leur confiait les marchandises les plus précieuses, des voitures entières de safran, cannelle, indigo, soieries."

"Ils achetaient, colportaient, revendaient, ils échangeaient, changeaient, et rechangeaient vingt fois de routes et de marchandises et "usaient l'hiver dans les cités".

Au printemps, quand les neiges fondaient sur leurs plateaux, ils regagnaient leurs foyers, chargés de nouvelles marchandises de consommation locale ; ils remontaient en montagne pour vendre à leurs compatriotes grains et farine de Basse-Bourgogne, vins, café, sucre, épicerie. Parfois, ils rentraient, à pied, le fouet au cou, ayant vendu voitures et chevaux".

Certains d'entre eux, au début du XIX^e siècle, avaient fait du roulage une occupation permanente. A Paris, en 1830, un Grandvallier tenait un vaste relais avec hôtellerie, et il pouvait y recevoir 200 chevaux et voitures. Plusieurs villes de France avaient leurs "auberges de Grandvaux", où ils accueillaient leurs compatriotes. Les Grandvalliers étaient passés maîtres dans le transport des marchandises, et leur entreprise dura jusqu'à l'apparition du chemin de fer.

Le roulier ne circulait que de jour, et toujours avec les mêmes chevaux, les siens. Il avait ainsi une grande indépendance, ne se servant pas des relais, mais était condamné à de petites étapes, une quarantaine de kilomètres par jour. Pas d'horaire fixé : il s'arrêtait où il voulait, ou à la tombée du jour. Une variante améliorée de ce mode de travail, ce fut le ROULAGE ACCELERÉ, circulant de jour et de nuit, faisant ce qu'on appelait alors la "grande journée" de soixante-dix à quatre-vingts kilomètres.

Informations recueillies dans l'
HISTOIRE GENERALE DU TRAVAIL (Louis Henri PARIAS)
Aux éditions NOUVELLE LIBRAIRIE DE FRANCE.

bilan financier 830

Recettes		Dépenses	
Adhésions (250 à 15 F)	3 750.00	Voyage AUTUN	3 488.00
Subventions : Gde RIVIERE	500.00	Impression LIEN n° 8	828.75
ST LAURENT	250.00	Abonn. JURA FRANCAIS	100.00
PRENOVEL	200.00	Frais CCP	5.00
CHATEAU DES PRES	100.00	Achat livre s/STATISTIQUES	15.00
ST PIERRE	100.00	DELACROIX (panneaux)	190.00
LES PIARDS	100.00	Impression LIEN N° 9	1 017.86
LA CHAUMUSSE	100.00	MERMET (papier blanc)	20.00
FORT DU PLASNE	100.00	1 pellicule	32.00
Recettes de l'exposition	2 520.00	Photo reproduction	181.00
Recette du voyage à AUTUN	3 495.00	Soirée aux GUILLONS	784.50
Vente du LIEN et dons	505.00	1 photocopie	13.50
Participation au voyage de POLIGNY	120.00	1 panneau d'affichage	400.00
		Voyage à POLIGNY	460.00
		Frais guide, boissons	200.00
		Assurance	700.00
		Repas Petits Chanteurs	925.00
		Frais totaux expo.	777.55
		1 vitre pour cadre	47.30
		timbres	512.20
		Téléphone	50.00
		1 album photo.	90.00
		C. C. P.	10 865.45
		Caisse	3 060.80
	24 064.43		24 064.43
	=====		=====